



Sensation de la dernière Berlinale, ce film raconte l'histoire d'une jeune Ethio-pienne qui trouve refuge au Monastère du Simplon. Tourné chez les chanoines, *Fortuna* a reçu l'Ours de Cristal à la Berlinale et le Grand prix du jury international de « Génération 14plus » pour le meilleur film.

Filmé en noir et blanc, entre documentaire et fiction, *Fortuna* raconte l'histoire d'une adolescente éthiopienne de 13 ans qui, après avoir traversé la Méditerranée, est accueillie avec d'autres réfugiés au Monastère pour passer l'hiver.

Bruno Ganz incarne le prier de cette communauté perchée à 2000 mètres d'altitude, à la frontière entre la Suisse et l'Italie, la terre et le ciel.

Pour les chanoines du Grand-Saint-Bernard, habitués au silence et à la paix, accueillir une équipe de cinéma fut un peu compliqué, au début. "Pour les frères, débarquer à 80, avec camions, caméras, trépieds et lumières n'était pas évident. Ils ont demandé à lire le scénario, l'ont validé, et ensuite nous ont aidé. Par exemple, en nous prêtant des vêtements."

Dimension spirituelle et politique

Imprégné de grandes questions morales, sur notre relation à l'autre, sur nos valeurs et nos choix intimes, porté par un souffle presque mystique, le film évite le triple piège de la bigoterie, de la condescendance ou de la moquerie.

La valeur spirituelle du film ne fait pas oublier la dimension politique de ce récit qui met en scène une jeune fille déracinée et livrée à elle-même, dont le destin n'est pas sans rappeler les grands mythes fondateurs, de l'Arche de Noé, à la figure de Marie dans l'étable.

Casting en Ethiopie

Non professionnelle, Kidist Siyum Beza a été choisie, comme d'autres acteurs du film, lors d'un casting effectué à Addis-Abeba, en Ethiopie. Elle se dit proche du personnage de *Fortuna*. Comme elle, elle est très croyante et adore les animaux.

Mais en venant quatre mois en Suisse, elle ne s'attendait pas à avoir aussi froid et dit avoir été très surprise, à la première projection du film, par la présence des montagnes enneigées. "Je les avais vues, évidemment, mais je ne pensais pas qu'elles auraient un tel impact à l'image."

Expérience sensorielle

Comment Germinal Roaux, 41 ans, en est-il arrivé à écrire *Fortuna* ? « Ma compagne travaille dans des classes d'accueil pour mineurs non accompagnés. J'ai pris conscience du vécu de ces enfants, j'ai été touché par leur traversée de la Méditerranée pour arriver jusqu'à nous. Mais que peut-on faire ? Ma réponse est artistique ; elle aborde toutes ces questions mais en biais, sur un mode poétique, pour nous éveiller. »

Entre Bruno Ganz, polyglotte et expérimenté, et la jeune Kidist Siyum Beza qui ne parlait pas un mot de français, la direction d'acteurs fut contrastée. Tandis que Germinal Roaux racontait chaque jour l'histoire de son film à la jeune fille afin qu'elle s'en imprègne, pour son acteur principal, il a écrit un texte au cordeau, sur sa demande. « J'ai écouté tout ce que je pouvais de Bruno Ganz parlant français, son accent, son débit, ses fautes parfois, et j'ai réécrit les dialogues en fonction de sa musique. »

Germinal Roaux, photographe et cinéaste

Bruno Ganz parle de Germinal Roaux comme d'un cinéaste têtue au bon sens du terme, « un homme qui sait ce qu'il veut et comment l'obtenir, un homme qui ne fait pas de concession. »

En revanche, et en dépit de la majesté du lieu, l'acteur dit ne pas avoir été inspiré par la montagne : « Je n'y suis pas à l'aise, c'est un peu triste et oppressant. »

<https://www.rts.ch/info/culture/cinema/9475645-fortuna-un-film-sublime-qui-nettoie-notre-regard-sur-les-migrants.html>

Germinal Roaux, le cinéma pour s'ouvrir à l'autre

Réalisateur de *Fortuna*, son deuxième long métrage, consacré à une mineure réfugiée, Germinal Roaux, photographe suisse met au centre de son travail une démarche documentaire sur la rencontre de l'autre, quelle que soit sa différence, avec l'ambition d'être utile.

« J'ai constaté que le film mettait quelque chose en mouvement, et c'est précisément ce que je veux faire, tracer ma voie vers un cinéma qui ne soit pas juste une œuvre d'art mais offre un regard sur le monde et soit utile. »

Cette seconde expérience – après un premier film, *Left Foot Right Foot*, qui l'avait laissé insatisfait – l'a confirmé dans sa vocation de cinéaste. Une envie de raconter des histoires et de faire des films qu'il a depuis qu'il a découvert tout jeune *Les Ailes du désir*, de Wim Wenders. « J'ai été impressionné par cette capacité qu'a le cinéma de nous faire prendre de la distance tout en nous touchant à des endroits très intimes », explique-t-il.

Fortuna, un film intense

Primé en 2000 pour une série de reportages traitant de l'autisme chez l'enfant et l'adulte, passionné par le passage de l'adolescence à l'âge adulte sur lequel il a entrepris un journal photographique, il passe derrière la caméra en 2003 pour réaliser un premier film documentaire. *Des tas de choses* raconte le combat de Thomas, un garçon trisomique de 26 ans, pour se faire accepter comme serveur dans un restaurant.

Germinal Roaux conçoit et réalise ce film tout seul, sans argent ni producteur. « Vingt-huit minutes de grâce absolue », écrit le critique et romancier Pierre Assouline, après sa projection au festival Visions du réel, à Nyon. « Cela m'a ouvert beaucoup de portes », reconnaît aujourd'hui le réalisateur. Avec son premier long métrage, histo d'un couple dont la jeune femme se prostitue occasionnellement pour s'acheter des vêtements de luxe, il est confronté au décalage entre le film dont il a rêvé si longtemps et la réalité. « Pour *Fortuna*, il était important pour moi de tout maîtriser : le cadre, le son, le montage et même le bruitage. J'avais besoin de modeler le film pour qu'il me ressemble. »

Le résultat est un film intense et d'une grande beauté formelle, dans lequel le destin de la jeune éthiopienne *Fortuna*, échouée dans l'immensité blanche des sommets alpins, oblige les chanoines de l'hospice qui l'accueille à s'interroger sur l'accueil des migrants et leur tradition d'hospitalité. « Au départ, je voulais mettre un visage sur ces migrants, incarner le parcours de l'un d'entre eux, explique Germinal Roaux. Parce qu'à force d'entendre parler de la crise de l'immigration, qui est en réalité une crise de l'accueil, j'avais le sentiment d'être désensibilisé. Je voulais trouver un chemin plus poétique pour nous sensibiliser à nouveau à ces questions. »

Son inspiration. La lumière en noir et blanc

« Cela peut paraître évident pour un photographe, mais je puise mon inspiration dans la lumière. C'est un outil de travail et je me passionne pour la recherche sur l'ombre et la lumière. D'où mon choix de travailler exclusivement en noir et blanc, qui n'est pas un parti pris seulement esthétique, mais aussi une philosophie. Une réponse à la question : comment la beauté peut-elle se raconter ? En noir et blanc, l'image n'est pas terminée sans l'œil du spectateur, elle dépend entièrement de la façon dont il la reçoit. Cela humanise les visages et nous emmène ailleurs. Mais la lumière, c'est aussi ce dont j'ai besoin pour écrire mes histoires. Je me suis aperçu que j'écrivais plus facilement au printemps ou dans des lieux lumineux comme la Grèce, où je me rends très souvent. »

<https://www.la-croix.com/Culture/Cinema/Germinal-Roaux-cinema-souvenir-lautre-2018-09-18-1200969596>

Comment mettre des images de cinéma sur la crise des migrants, quand on a vu les rafiots renversés de la Méditerranée, les camps détruits au tractopelle, les corps échoués sur les plages ou retrouvés en montagne après la fonte des neiges ? Comment affronter l'horreur à l'arrivée, sonder ce qu'elle déclenche en nous et ce qu'elle laisse à ses victimes, poussées par extrême nécessité vers nos paysages, nos lois, nos corps étrangers ? Le photographe et cinéaste Germinal Roaux a choisi le chemin de la poésie, posant sa caméra-pinceau à l'hospice du Simplon, sur la crête sud des Alpes suisses, où les réfugiés ont décidé d'accueillir des réfugiés. Parmi ceux-ci, *Fortuna*, Ethio-pienne de 14 ans égarée dans le grand blanc, sans famille ni possession, secrètement enceinte, affronte ses tourments en silence. Cette solitude subie s'oppose à celle, choisie, de ses hôtes, ses questions de survie cohabitent avec leurs interrogations morales. Si Roaux n'évite pas tous les pièges du didactisme (des dialogues trop écrits, une symbolique animale un peu appuyée), il brille chaque fois qu'il laisse parler les éléments, opposant le souvenir de la traversée en mer (superbes plans de flots en mouvement) à l'immobilité des pentes enneigées, comme une métaphore de la trajectoire – et de la condition – de son héroïne. Cette petite poésie-là, en noir et blanc minéral et lumière patiemment sculptée, qui ne peut exister qu'au cinéma, vaut mieux que de longs discours sur la crise migratoire. Elle imprime l'indicible au fond de nos rétines.

<http://www.premiere.fr/film/Fortuna-0>

